

# DISCOURS

De M. GASTON JULIA

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

AU NOM DES ÉLÈVES DE M. ÉMILE PICARD

---

MON CHER MAÎTRE,  
MONSIEUR LE MINISTRE,  
MESDAMES, MESSIEURS,

J'étais seul l'autre soir, dans mon jardin de Versailles, quand, à la nuit tombante, un grand oiseau blanc se posa près de moi. Je reconnus un vieil ami, rencontré au Skansen, ce parc où l'intelligente Suède a fixé en vivante marqueterie la variété de ses provinces. C'était bien lui, le jars Martin, qui, dans un voyage mémorable chanté par Selma Lagerlöf, promena Nils Holgersson au-dessus de la Suède. Retiré des affaires après cet exploit, il avait été, comme chacun sait, désigné sur la proposition d'Akka pour représenter au Skansen les oies, sauvages et non sauvages, de toute la Suède. N'avait-il pas suivi partout la bande d'Akka, sans défaillance, quoique sans préparation, lui, le jars domestique. Mon ami Martin, en vrai jars de Scanie, n'est pas bavard. Et puis, il respecte les hommes, il attend qu'on l'interroge.

« Que fais-tu par ici, vieil ami, si loin de ton Skansen ? »

— Eh ! bien, voilà. Je viens de déposer dans la grande ville, tout près d'ici, notre ami le Scanien blond, celui avec lequel tu te promenais au Skansen lorsque nous nous sommes rencontrés.

On est venu l'autre jour me dire qu'il fallait un courrier sûr, un courrier bien suédois, pour une mission de confiance. Je n'ai pas très bien compris de

quoi il s'agissait; je ne suis pas subtil. Mais tu sais que je suis toujours prêt à rendre service lorsqu'on vante la force de mes ailes. J'ai chargé «Pa Torsten», et en route. De sa baguette, Pa Torsten me guidait. Tu sais qu'il n'est pas bavard. Mais, quand il est seul, il parle, et on le comprend quelquefois, bien qu'il soit un peu sorcier, comme les tomtes. Tant que nous avons survolé son pays, il l'a contemplé sans dire mot, tout comme Nils. Puis nous avons survolé la mer, puis des dunes, des bois, des plaines, puis un pays riant qu'arrosent des rivières multiples.

Alors, Pa Torsten s'est animé: «Nous arrivons, vieux frère, nous sommes en France. Regarde bien. Le Maître que nous allons saluer est le créateur d'un de ces vastes domaines que tu vois. Regarde ce fleuve d'argent. Là-bas, près de la source, ce bois peuplé de chênes solides, fils du chêne majestueux qui les domine tous et où les oiseaux du ciel font leur nid. Suis l'eau. Regarde maintenant ces champs où le blé et la prairie, la vigne et l'olivier se répondent harmonieusement, ces champs baignés et fertilisés par les méandres du fleuve. Nous approchons. Regarde le verger et le potager et le jardin à la française, près de la maison. Regarde aussi son parc et vois le vieillard qui en sort. Il va vers la maison; l'âge et la méditation ont courbé ses puissantes épaules. C'est lui que nous venons saluer, c'est à lui que je viens offrir l'hommage des Savants de Suède. Mon ami, descendons».

Ainsi parlait Pa Torsten dans sa transe. Mais tout cela ce doit être de la magie et je viens à toi, ami de «Pa Torsten», pour que tu me rassures? Car je t'avoue qu'en planant au-dessus du pays qui envoûta mon maître, je n'ai rien vu qui ressemblât à ce qu'il disait; j'ai seulement vu, à l'arrivée, un palais au bord d'un grand fleuve, au milieu d'une ville immense. Quel est ce sortilège? La fièvre de ce pays enchanteur a-t-elle saisi mon maître? Parle.

«Tu dis, Martin, que le maître du domaine était un vieillard aux épaules puissantes. Pa Torsten a-t-il parlé de son regard indéfinissable, tantôt net et fouilleur comme celui d'Akka lorsqu'elle surveille l'horizon, tantôt perdu dans le rêve? A-t-il dit cela?

— Bien sûr et beaucoup d'autres choses encore, mais cela il l'a dit.

— Alors, ami Martin, tu peux être tranquille, Pa Torsten est en bonne et haute compagnie. Le beau domaine et le maître du domaine existent parfaitement. Mais toute cette histoire est affaire d'hommes et non de jars. C'est affaire d'hommes un peu poètes et, comme tu sais, d'espèce un peu singulière, comme est Pa Torsten lui-même, affaire d'hommes à craie et tableaux noirs. Ils

sont inoffensifs, et celui que Pa Torsten vient saluer est le meilleur de ces hommes. Sois en paix, il ne sera fait aucun mal à ton maître.

— J'ai ta parole, ami des gens de Suède. Au revoir.»

\*

Et le jars s'envola. Et je me retrouvai au milieu du jardin, mais non pas seul. Autour de moi affluait la compagnie invisible des souvenirs, que le récit du jars inquiet avait fait lever dans tous les coins de ma mémoire.

Car, en mon âme, j'avais reconnu le maître du domaine magique qui enchantait mon ami scandinave. Je le revoyais tel qu'il m'apparut au printemps de 1912, il y a par conséquent 25 ans, lorsqu'il jaillit de la petite porte de l'amphithéâtre Le Verrier à la Sorbonne. L'amphithéâtre était comble. On s'y entassait déjà une demi-heure avant l'ouverture du cours. Les derniers arrivés prenaient place sur les gradins, à même le sol. A la demie de 10 heures le maître parut, et d'un pas décidé gagna la chaire, sur laquelle il posa les feuillets qu'il tenait en main. Il était grand et fort, carré d'allure, à peine grisonnant. Il nous regarda d'un œil vif et mobile derrière le lorgnon. Il prit possession de nous.

Dans le silence, sa voix s'éleva; un peu frêle, mais prodigieusement nette. Et il entreprit un aperçu de l'objet du cours. Quelle révélation pour nos jeunessees et nos inexpériences! Vous parliez cette année-là, mon cher maître, des séries de Fourier et de leurs généralisations. Bien sûr, nous étions des novices, mais déjà dégrossis par vos Collègues de la Sorbonne et de l'École Normale. Cependant, nos pauvres connaissances, que pesaient elles devant cette vision qui tenait un vaste sujet sous son regard? Débordés, nous l'étions sans conteste, mais vous nous montriez d'emblée les repères auxquels il fallait s'accrocher. La route serait longue, mais vous marquiez d'avance les étapes, et, à les envisager, nous nous sentions prêts à vous accompagner très loin. L'heure passa bien vite, et l'amphithéâtre se vida. Je vous fais grâce des commentaires de nos anciens et des discussions passionnées qu'un tel programme suscita chez nous. Bien que bousculés au début, et raillés par nos anciens, nous, pauvres conscrits, nous vous fûmes fidèles. Et nous prîmes goût à votre façon d'enseigner, de haut, en éclairant les perspectives, de jeter d'emblée en avant l'idée essentielle laissant les «epsilon» s'ordonner ensuite sans difficulté. Partis avec Laplace, Dirichlet, Jordan, nous rencontrâmes Riemann. Puis ce furent les développements de la physique mathématique, et les séries de fonctions orthogonales. A la fin de l'année, nous savions, par vous, ce que c'est que de survoler un paysage mathématique.

Les années passèrent et vos jeunes auditeurs continuèrent à vous suivre; l'amphithéâtre Le Verrier était toujours plein. Les sujets les plus variés défilaient. Bien sûr, il vous arrivait d'exposer quelques-uns de vos propres travaux. Mais toujours, dans un exposé où ils se fondaient harmonieusement avec les travaux de vos prédécesseurs, de vos émules, et même de vos élèves. De grandes leçons en ressortaient pour qui vous suivait régulièrement; la continuité du développement scientifique, son unité dans la variété, la nécessité de la culture, la nécessité des larges vues d'ensemble, permettant de mettre chaque chose à sa place et de faire la part de l'acquis et de l'inconnu.

\*

Mais, si puissante qu'ait été l'imprégnation que nous recevions de vos leçons orales, et de l'étude de votre passionnant *Traité d'analyse*, elle n'était qu'une partie de ce que nous apporta la fréquentation de votre œuvre. Par elle, vous comptez des élèves et des admirateurs dans le monde entier, comme le prouve cette médaille que l'École Scandinave vous remet aujourd'hui.

Pour tenter de caractériser une œuvre comme la vôtre, je ne vois rien de mieux que de la comparer à l'un de ces vastes domaines, harmonieusement groupés autour d'un parc et d'une maison de chez nous, au bord d'un beau fleuve. Je le vois, ce domaine, comme, en son rêve lucide, Pa Torsten le voyait. Là-bas, près de la source du fleuve où je lis le cours de votre vie, une forêt de chênes issus d'un chêne géant qui les domine tous: c'est le théorème de Picard sur les fonctions méromorphes, père d'une foule de théorèmes groupés dans ce que les Allemands appellent «Der Picardsche Kreis».

Descendons le fleuve. Ces plaines où alternent le blé et la prairie, ces côtes baignées de soleil où alternent la vigne et l'olivier, ce fécond paysage que nourrissent l'eau et le limon du fleuve, que moissonne toute une armée de travailleurs, c'est le vaste ensemble de vos travaux sur les solutions des équations différentielles et des équations aux dérivées partielles, sur leur détermination par des conditions aux limites, avec des applications précises et fructueuses aux équations de la physique mathématique, ensemble qui s'ordonne autour de votre «Méthode des approximations successives».

Nous approchons de la Maison. Voici le verger ensoleillé, voici le potager bonhomme, tous deux bien vastes pour des tempéraments moins puissants que le vôtre; voici le beau jardin à la française. J'y reconnais les recherches sur les groupes des Équations différentielles, où vous étendez la théorie de Galois

relative aux équations algébriques. J'y aperçois vos recherches arithmétiques sur les formes d'Hermite indéfinies à coefficients entiers. J'y reconnais enfin cette théorie des fonctions algébriques de 2 variables, si obscure et si difficile avant vous, devenue claire lorsque, l'orientant en de nouvelles voies, vous y avez apporté le fil directeur en étudiant les intégrales de différentielles totales et les intégrales doubles attachées aux surfaces algébriques.

Voici enfin le parc qui abrite la promenade et la méditation, la maison qui abrite le recueillement du philosophe et de l'historien des sciences.

Vous voyez, mon cher Maître, que si Martin n'avait pas compris, «Pa Torsten» avait vu juste: un vaste domaine, harmonieusement distribué autour d'un beau fleuve d'argent.

\*

Ceux qui ont eu le privilège de suivre vos cours de la Sorbonne et ceux qui vous connaissent par l'étude de votre œuvre, tous sont unanimes à louer la justesse de votre coup d'œil et l'ampleur de vos vues mathématiques. Ils savent que vous ne rejetez *a priori* aucune nouveauté, parût-elle un instant hasardeuse, pourvu qu'elle vous paraisse solidement établie sur une preuve rigoureuse, pourvu qu'elle ne se ramène pas à un simple changement des notations, pourvu aussi qu'elle soit riche de contenu virtuel et de possibilités futures dont vous exigez au moins une manifestation immédiate, faisant confiance à l'avenir pour le reste; pourvu enfin qu'elle puisse s'intégrer au corps sain de la mathématique vivante; car vous vous méfiez de la magie des mots, vous avez horreur des ensembles »vides« et vous n'avez aucun goût pour la tétatologie. Et lorsque l'innovation vous paraît réelle, vous n'êtes jamais des derniers à l'adopter et même à l'enrichir.

Des exemples précis en témoignent. Rappelons l'accueil bienveillant que vous avez réservé aux premières notes de M. Lebesgue, d'allure quelque peu révolutionnaire pour l'époque. Qu'on songe aussi à la fameuse lettre de Stieltjes à Hermite. Stieltjes vient d'établir un théorème nouveau dont les répercussions, il le pressent, seront fécondes; il doute de la vérité du théorème et cependant sa démonstration lui paraît irréprochable; troublé, il sollicite votre jugement dans les termes que voici: «Je serais heureux si quelqu'un voulait examiner la démonstration; peut-être Monsieur Picard qui a le coup d'œil si facile et si juste voudrait-il s'en charger et me dire ce qu'il en pense». Quand enfin Fredholm donne son essor à la théorie des équations intégrales, en quelques notes concises vous lui ajoutez au moins deux résultats fondamentaux sur l'équation intégrale de première espèce et sur les équations singulières.

Ampleur et netteté de l'esprit, profonde honnêteté intellectuelle se marquent même à travers un style si précis, qu'au dire de notre excellent Secrétaire Perpétuel M. Lacroix, il s'est trouvé au fond de l'Asie un Chinois pour répondre à un compliment sur son impeccable français, qu'il avait été «l'élève de M. Picard», et que ce seul fait expliquait tout.

Ce souci que vous avez de ne parler qu'en connaissance de cause, et qui a entraîné souvent loin des mathématiques une ardeur d'apprendre que le temps n'a pas affaibli, ce n'est qu'un aspect de votre caractère et non le moindre, c'est un immense souci de vos responsabilités, un immense souci d'être juste et de mettre chaque chose et chacun à sa place, parce que, intégrant dans votre vie le mot de Fourier suivant lequel l'algèbre n'a pas de signes pour les notions confuses, vous avez l'horreur de l'à peu près et du laisser-aller.

\*

Avec ce tempérament de lutteur que l'on vous reconnaît, vous auriez pu vous faire des ennemis. Mais votre souci d'équité et la justesse de votre coup d'œil vous en ont préservé et vous avez beaucoup de vrais amis. Ayant reconnu la noblesse de votre caractère et, aussi, parce que vous ne vous trompez pas souvent, tous s'inclinent devant votre jugement et reconnaissent l'influence légitime que vous exercez sur la Science contemporaine. Le haut témoignage d'estime qui vous est décerné aujourd'hui en serait une nouvelle preuve, si la preuve n'en avait été depuis longtemps surabondamment distribuée.

Un esprit de cette envergure, un caractère de cette trempe, auraient pu, s'ils ne s'accompagnaient d'un cœur excellent, vous faire verser dans quelque sécheresse; on a reconnu depuis longtemps qu'il n'en est rien; et les candidats à la licence ne l'ignoraient pas. Là comme ailleurs, vous ne cherchiez pas «la petite bête». Mais vous exigiez qu'on ait bien compris les principes et vous vous plaisiez à faire parcourir de haut les chapitres du cours; pour le détail, indulgence et bienveillance, sans faiblesse.

Vint une période de votre vie, où les plus durs sacrifices vous furent demandés, où, de coups répétés, votre cœur fut meurtri. Le français que vous êtes les reçut debout, sans faiblir, se penchant au privé sur les misères nées de la guerre, réconfortant ceux qui avaient besoin de réconfort.

Vous rappelez-vous, mon cher Maître, certain lieutenant que vous avez abordé bien timidement, un jour de 1915, à la devanture d'un libraire de la rue d'Assas. Il vous avait ému, sans doute, parce qu'à travers un ample voile de gaze on

distinguaient le gros pansement qui enturbannait sa tête. Vous avez engagé avec lui une conversation bienveillante et familière; mais lui, il ne put se tenir d'articuler qu'il était de vos élèves; il vous a dit son nom et vous l'avez reconnu aussitôt; puis, vous l'avez accompagné un bout de chemin, jusqu'à son hôpital ou presque. Il avait bien oublié les mathématiques et voilà qu'il les retrouvait en la personne du plus éminent de ses maîtres, et dans ce maître, il découvrait un ami, un soutien, qui lui fit prendre en patience les heures lentes de l'hôpital, qui l'exhorta au travail, qui l'aida de ses conseils et le garda du découragement.

Les hommes bien nés supportent leurs propres misères en partageant et adoucissant celles des autres. Vous avez, comme Jordan, mon cher Maître, et dans une situation analogue, témoigné de la chaleur de votre cœur. Grâce vous soient rendues.

\*

Le maître du domaine merveilleux est assis au seuil de la maison. Dans ces champs qu'il a plantés ou ensemencés, «les grands chars gémissants qui reviennent le soir» ramènent la récolte. L'odeur des prés fauchés envahit la plaine avec la fraîcheur de l'ombre qui vient. Dans le bois lointain, le cri de la chouette s'élève avec la lune jaune. Le vieux maître peut chanter le cantique de Siméon. Il a vécu assez pour voir autour de lui, nombreux, les fils de son esprit, pour recevoir leur hommage après les avoir nourris.

Mais il ne s'attarde pas au repos du soir. Il regagne sa chambre, allume sa lampe, entame sa veille studieuse. Après avoir produit une œuvre si belle et si vaste, il étudie l'œuvre des autres, il la passe au crible, il la tamise, il en distille le suc, il en fera nourriture philosophique pour les esprits. Comme Marcel Bertrand le disait d'Édouard Suess: «des personnalités de cette étonnante espèce sont des mamelles pour un grand nombre».

Dans la nuit qui submerge la plaine, resplendissent au vitrail l'image et la légende d'un saint personnage.

Aucun doute: c'est l'image de Saint Christophe que je vois, celle même qu'a dessinée notre cher confrère Maurice Denis, celle du saint puissant et carré, du saint lutteur, acharné à cette «quête de Dieu» que Vincent d'Indy a chantée dans son inoubliable poème symphonique; du vaillant passeur des pauvres et des véridiques, qui affronte le torrent pour porter sur l'autre bord, malgré l'orage, l'enfant pesant comme un monde; du saint thaumaturge que les flèches ne blessent pas, car elles retournent aux persécuteurs; du saint qui figura aux porches de nos cathédrales pour que chacun, le voyant au passage, poursuivît en paix son chemin.

MON CHER MAÎTRE,

Je vous place sous l'égide de Saint Christophe. Au nom de tous vos élèves, je remercie l'Institut Mittag-Leffler de Stockholm, en même temps que du grand honneur qu'il fait en votre personne à la Science française, de nous avoir permis, en cette fête de famille, après les pompes d'un Jubilé qui reste dans nos mémoires, de vous dire que nous vous tenons pour notre père spirituel, pour le «patriarche des mathématiques françaises», en qualifiant de françaises les mathématiques précises, fertiles, claires, où les larges avenues de la pensée se lisent aisément, par une annexion qui ne choquera personne, puisqu'il m'est arrivé de l'entendre exprimer en Congrès international, et puisque enfin les Écoles mathématiques française et scandinave appartiennent à la même famille spirituelle.

---